

Sigolène Vinson
LA CANINE DE GEORGE



La Canine de George

De la même auteure

Bistouri Blues, en collaboration avec Philippe Kleinmann, Le Masque, 2007, Le Masque poche, 2015.

Double Hélice, en collaboration avec Philippe Kleinmann, Le Masque, 2011.

J'ai déserté le pays de l'enfance, Plon, 2011.

Substance, en collaboration avec Philippe Kleinmann, Le Masque, 2015, Le Masque poche, 2016.

Le Caillou, Le Tripode, 2015.

Courir après les ombres, Plon, 2015, Pocket, 2016.

Enfant, je me souviens, Collectif, Unicef/Livre de Poche, 2016.

Les Jouisseurs, Éditions de l'Observatoire, 2017 ; Pocket, 2019.

Maritima, Éditions de l'Observatoire, 2019.

Sigolène Vinson

La Canine de George

L'Observatoire

ISBN : 979-10-329-1612-4
Dépôt légal : 2021, janvier
© Éditions de l'Observatoire/ Humensis, 2021
170 bis, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

Dear Gardener,

Ma lettre commençait ainsi et je ne savais pas à qui je l'adressais. Je suis perchée sur un arbre de l'Oxfordshire, dans la petite ville de Henley-on-Thames.

Le jardin est de l'autre côté de la palissade, protégé par des barbelés à lames de rasoir.

Je ne me blesserai pas, mon sang ne sera pas versé. Pourtant, il aurait dû l'être, mais un jour passé.

Alors je ne verrai rien, rien d'autre qu'une butte d'herbe pâle, un tapis d'aiguilles d'épicéas, un bouquet de bambous.

J'aperçois, par-delà la colline et à travers les rameaux enchevêtrés, le toit conique de la tour, peut-être aussi des bouts de mur en briques orange.

Sous mes doigts, la mousse qui recouvre l'arbre auquel j'ai grimpé est humide et froide.

J'ai tant cherché à connaître cet endroit.

Au nom d'une dent.

Une canine droite, pointue et chevauchant l'incisive.

Dans la bouche d'un guitariste illustre qui s'appelait George.

Friar Park est sa dernière demeure.

Je suis montée dans un charme, à moins que ce ne soit un hêtre, pour en distinguer les contours.

Il faut bien noyer son chagrin et j'ai choisi la mâchoire de George pour me cogner la tête dessus.

Seulement, il est mort depuis plus de dix-huit ans. Comme beaucoup d'autres. Qui sont morts plus tard. Certains sous mes yeux.

Sans rire, qu'est-ce que je fous au mois de décembre en Angleterre, dans un arbre aux branches glissantes ?

À tous les coups, je vais me péter la gueule.

Je devrais être en Inde. Dans un temple, un ashram.

Ou dans un figuier des pagodes s'il faut vraiment que je sois dans un arbre.

George croyait.

Et si mon chagrin est gros, moi aussi, je devrais.

Mais je ne peux pas.

Hier soir, j'ai dîné dans un restaurant pakistanais de Piccadilly Circus.

J'ai fixé mon *dahl* de lentilles corail jusqu'à ce qu'au détour d'un filet d'huile, je reconnaisse le profil de George.

Installé à la table voisine, un homme aux yeux bleus injectés de sang m'a distraite en rotant à deux reprises. À en juger par la matière rouge qui dégouttait de son menton sur la nappe, il avait dû manger un poulet tandoori.

J'ai plongé dans mon assiette, engloutissant la belle tête de George.

Il y a presque deux ans, je me suis demandé ce que j'allais faire de cette canine droite, en dehors de me l'enfoncer chaque jour un peu plus profond dans le crâne.

George, lui, a su s'en débarrasser. En 1969, il l'a remplacée par une autre qui était fausse.

Je dois être bien malheureuse pour employer toute mon intelligence à l'examen d'un signe particulier si dérisoire.

Mais peut-être suis-je bête.

Quel événement aura eu raison de mon entendement ?
Mon propos est la fiction. Parce que le réel, c'est mon chagrin.
Je raconterai une histoire autour de cette dent qui empruntera
à l'art de mourir.

Voilà, je suis dans un arbre parce que j'ai décidé d'écrire « *la canine de George* ».

Dear Gardener,

J'ai envoyé une lettre au jardinier de *Friar Park* afin qu'il me
renseigne sur les différentes essences, les variétés de fleurs et
le nombre de bassins du jardin.

Pour les besoins de la fable.

Mon courrier est resté sans réponse, j'ai entrepris le voyage.

Après le restaurant indien, j'ai rejoint une rue du borough de
Westminster où je savais que George allait souvent, et me suis
assise sur un muret, à la place qui, d'après une photo que j'ai
étudiée mille fois, était la sienne.

La lune était grosse quoique pas tout à fait pleine. Sous ses
rayons, l'asphalte mouillé et grasseyé de la chaussée brillait.
Des taches de lumière étincelaient çà et là, et c'était comme si
le tout en haut miroitait à la surface du tout en bas.

Je me suis adossée à un arbre, encore un, qui était déjà présent
au temps de George.

Comme je les avais cherchés dans le *dahl*, j'ai tenté d'arracher
l'arête de son nez et le renflement de sa lèvre inférieure aux
ombres de la nuit.

Une seule dent peut-elle déterminer toute une existence ?

De la façon de tordre la bouche à celle de marcher et de
danser.

De tenir une guitare ?

Un stylo ?

De mourir aussi ?

Quand j'ai voulu quitter le muret, j'ai été retenue par des branches accrochées à mes cheveux.

À ce moment-là, peut-être ai-je cru.

Cru que George m'agrippait.

Mon nez et mes yeux ont piqué.

Je redescends de ma sentinelle, hêtre ou charme, j'ai une histoire à raconter.

Henley-on-Thames, 7 décembre 2019



*La femme Balance et l'homme Poisson inscriront leur nom dans
les étoiles*

Louise



1.

J'ai relevé cette phrase dans un magazine de la salle d'attente du dentiste. J'avais une carie d'émail à faire soigner. Sur l'incisive centrale gauche.

La femme Balance et l'homme Poisson inscriront leur nom dans les étoiles.

Le dentiste a consulté un nuancier, choisi une couleur, la plus proche de celle de mes dents, et utilisé un pinceau pour figurer la pose de la résine composite. En raison de l'anesthésie, je n'ai rien ressenti du chatouillement des poils, naturels s'agissant d'une houppe réservée à la céramique. Mais j'ai très bien pu l'imaginer. Parfois, je me caresse les gencives avec la langue. Les frissons remontent jusqu'au sommet de ma boîte crânienne, comme lorsque je mords la tête d'une guitare classique et que je pince les cordes.

J'ai voulu demander au dentiste ce qu'il en pensait, la femme Balance et l'homme Poisson qui vident les lieux, s'en vont dans le cosmos pour écrire leur nom. Pas sur une étoile. Pas sur toutes les étoiles. Dans les étoiles.

Dans un genre d'éternité ou de postérité, c'est bien ça que ça veut dire ?

Le dentiste avait placé des rouleaux salivaires sous ma lèvre supérieure, et ma langue était collée à mon palais. Alors, lui non plus n'a rien compris à la phrase. Il m'a priée de remonter dans le haut de la chaise et de ne plus bouger. Surtout d'ouvrir plus grand la bouche, tout en la fermant. Ce n'est pas la chose la plus compliquée que l'on m'ait demandé de faire dans la vie.

J'avais le visage tourné vers la droite, puisque la carie gâtait mon incisive centrale opposée, et me suis intéressée à une étagère.

Un document relié par une couverture en carton jauni a attiré mon attention, il s'intitulait : *Cas d'école, la canine de George*.

Des mots plus fous que la phrase du magazine. Tout s'est dilaté dans mon ventre. Une vague m'a emportée, me procurant un fort mal de mer en même temps que le plaisir d'être mouillée, dans la mesure où le soleil ne tarderait pas à me sécher.

Tout à coup, j'ai eu un éclair en forme de question : c'est un homme Poisson ou un homme-poisson ? La nuance existe. Sur le sable, ils ne réagissent pas tout à fait pareil.

J'avais envie d'en savoir plus long. Sur la canine.

Quand le dentiste m'a retiré les tampons salivaires, je lui ai demandé.

Il m'a parlé de ma carie sur mon incisive. Qu'il fallait que je me passe du fil ou des brochettes interdentaires. À cette seule condition, mes canines ne seraient pas touchées à leur tour.

Jamais je ne me suis foutue de mes dents. Mais je préfère mes yeux. Je comprends mieux les messages qu'ils m'envoient. Les dents ont toujours à voir avec les rêves qu'on en fait et où on les perd. Je ne gagne pas en lucidité grâce à elles. Sauf quand je mords la tête d'une guitare classique. Les vibrations se réverbèrent aux parois de mes cavités osseuses, mes sinus

en premier, et élargissent mes sens. Il faudrait que j'essaie avec une guitare électrique.

Le dentiste a bien voulu me confier le document *Cas d'école, la canine de George*, en me précisant qu'il était déjà là quand il avait repris le cabinet à un orthodontiste.

D'après lui, il date des années 1960.

Il ignorait pourquoi il ne l'avait pas jeté, il ignorait aussi pourquoi il me le donnait.

En sortant, je me suis assise sur un banc. J'y suis toujours, à feuilleter le manuel qui ne m'apporte aucune réponse. Sûrement, ai-je pensé qu'il me livrerait les secrets de la matière ou quelque chose du genre.

La phrase que j'ai notée tout à l'heure, je sais bien qu'elle est tirée d'un horoscope. Et si je l'ai retenue, c'est parce que je suis une femme Balance. Mais je ne me fie pas à ces décors de théâtre. Le plus souvent, je m'en remets au hasard. La coïncidence passe encore.

De vieilles photos illustrent le cas de George. Partout son sourire sans visage qui n'est pas un sourire, mais une grimace exigée par l'exposé.

Les deux canines du haut sont très pointues. Surtout celle de droite qui cache la deuxième incisive plus en retrait. L'incisive centrale, elle, avance un peu. Celle de gauche également, mais moins.

Ai-je enfin trouvé un matériau de base valable ?

Angelo



2.

Le rêve du fou qui croyait avoir avalé la mer. Sous l'effet de quelle essence.

Où les déferlantes se forment-elles ? Existe-t-il un endroit précis des océans ?

Une odeur de péttrichor, mêlée à des émissions de photosynthèse, se dégage d'un mur instable. Des dents-de-lion ont poussé entre les pierres, réduisant le mortier en poudre. Règne une touffeur de serre, entrelacements d'arbres grimpants, actinidias dont les kiwis auraient pourri.

Tapi dans les fonds océaniques, un poète fait naître et grossir les vagues. Dépassé par sa création, il rame à contre-courant, dans le genre avant-gardiste.

La moitié du pan est recouverte d'un jasmin étoilé. La plante, bien qu'envahissante, laisse deviner une fresque peinte sous ses feuilles.

Avant-gardiste ?

Des silhouettes incertaines, quatre ou cinq, se découpent sur fond jaune. Chacune d'elles porte une couleur différente, prête

à se diluer dans celle d'à côté ou à disparaître complètement. Entre juin et septembre, existe-t-il encore un calendrier, la carte du ciel que dessinent les fleurs du jasmin étoilé intègre ces formes sans contour. Elles en deviennent les astres les plus massifs, peut-être même son centre.

Ne pouvant lutter plus longtemps contre l'invisibilité des lames, le poète disparaît dans un dernier appel d'air. Un nouveau doit s'y mettre, jusqu'à l'arrivée de celui qui soulèvera une tempête.

Mangés par les végétaux, le mur en ruine et sa fresque défraîchie sont un lieu de vie, abritant un vieux matelas posé au sol.

Sous ce déchaînement, un monde enfin habitable !

À gauche de la mousse trouée, au niveau de la tête, là où en tout cas repose celle de son propriétaire, un monticule de papiers tremble sous son souffle chaud. Le premier en haut du tas, celui qui craint le plus la chute, est émaillé d'une écriture malhabile, comme si son auteur avait dépassé le système graphique, débarrassé du besoin de transmettre une information ou permettre un échange marchand. Pourtant, elle semble vouloir dire quelque chose. Si elle était traduite, elle donnerait :

Il doit y avoir des vents favorables.

Le sommeil de ce dormeur que le Suroît, le Ponant et le Grain Blanc passionnent est agité. Dans son songe, il est assis sur une planche au pic, là où débute le déferlement des vagues. La masse bleu-vert, en réalité sans nuance, transparente comme n'importe quelle eau si elle n'est pas d'infiltration, s'abat sur lui et l'entraîne dans les profondeurs.

Un jour, l'eau n'a plus été en quantité suffisante et plus personne n'a su comment mourir noyé, ne restait que la déshydratation, forme de suicide comme une autre, malheureusement sans cause derrière à défendre, parce que les causes, elles aussi, avaient foutu le camp.

Pour échapper au courant sous-marin, il se réfugie à l'intérieur d'un trou où il se change en poulpe.

Remerciements

À Dana et Lize pour leur confiance et leur enthousiasme alors que je pensais que c'était perdu d'avance. À Muriel qui croit en elles et évidemment en moi aussi, qui dès mon premier texte a toujours voulu des suivants, même ceux qu'elle aimait le moins.

À Catherine, Hélène, Martine et Sol pour tout ce qui est demeuré plus grand que nous et que nous avons encore une fois, plus ou moins, surmonté.

À Gilles, Jérôme et Nicolas pour les étoiles qu'ils ont dans les yeux, quatre astéroïdes de la ceinture principale : 4147, 4148, 4149, 4150.

À Claire pour le voyage qu'elle m'a offert, aux sons incroyables qui sont sortis de sa gorge frêle.

À Isabelle, Célia et Stéphane qui ont embarqué avec moi sur un drôle de navire qui a bravé la tempête.

À tous ceux qui l'ont essuyée, cette tempête.

À Stéphane qui a dessiné ce que j'avais dans la tête.

Au musée et à la médiathèque de Vence pour la résidence durant laquelle une partie de ce livre a été écrite.

À ma famille que j'ai sûrement entraînée avec moi.

À Mika qui a accepté et accepte encore que George vive avec nous.

À Mika pour nos jours, pour nos nuits.